

**Espérances et désillusions
des premiers rédacteurs de presse anglophone
d'après *An Insular Possession*, de Timothy Mo**

Iside Costantini - Université de Bretagne Occidentale – Brest

La présence britannique sur les pourtours de la Chine fit naître de grands espoirs, suscita de l'hostilité et en fin de compte révéla toute la difficulté que deux mondes ont à se comprendre malgré quelques esprits éclairés. Dans son roman *An Insular Possession*, largement inspiré des faits historiques et ici lu pour sa valeur documentaire, Timothy Mo retrace l'implantation des Occidentaux en Chine de 1833 à 1841 et l'ouverture forcée de cette dernière au commerce, conséquence de la guerre de l'Opium. Ses principaux personnages, Chase et Eastman, deux Américains de son imagination, lancent le second hebdomadaire anglophone de Canton, en restant confinés dans l'île de Shamian qui faisait face à la ville chinoise et sans contacts autres que commerciaux avec ce monde qui s'offrait à leur vue.

Au milieu du XVIII^e siècle, les activités commerciales britanniques se développèrent à Canton et en d'autres villes à la périphérie du territoire chinois dont l'enclave portugaise de Macao¹. Appuyés par une flotte et une armée efficaces, les Britanniques purent écouler leur production nationale mais aussi au milieu du XIX^e siècle étendre leur registre d'activités à la banque, aux transports et à l'assurance (O'Brien, 12-3, 37 ; Marchisio, 6).

Après 1757, suite aux restrictions imposées par le pouvoir impérial, seul le port de Canton demeura ouvert au commerce (Rubinstein, 188). En fait, il s'agissait de Shamian (une île de 300 mètres de large et d'un kilomètre de long), isolée de Canton par un bras du Fleuve des Perles et plus encore par les interdictions faites aux étrangers de pénétrer dans la ville chinoise. Rubinstein résume ainsi la situation :

The supercargoes now remained in China all of the year. Their permanent residence was at Macao, where quite a foreign community had grown up. Their families stayed there the year around, while the traders went up to Canton during the trading season, although frequently returning to Macao. This passage was made expensive by various taxes, and it necessitated a great deal of red tape which was objectionable to the foreigners. They employed Chinese servants despite the imperial decree of 1760. (Rubinstein, 173)

¹ En 1661, le mariage entre Catherine de Bragançe, fille de Jean IV, et Charles II d'Angleterre scella ces accords et autorisa les Anglais à faire du commerce dans toutes les possessions portugaises. En 1703, le Traité de Methuen du nom de l'ambassadeur britannique à Lisbonne, John Methuen (1650-1706), fut une alliance commerciale assurant la vente des vins portugais à Londres à un tiers du prix des vins français et l'appui de la Royal Navy, en échange de l'ouverture du Brésil et du Portugal aux produits manufacturés anglais. Ce traité avantageait les Britanniques qui pouvaient écouler leurs textiles tandis qu'il rendait le Portugal et ses colonies économiquement dépendants.

La population de Shamian était composée d'employés de la Compagnie des Indes orientales, de négociants indépendants et de leurs assistants ; tous travaillaient et séjournaient dans les factoreries. Ces dernières étaient des entrepôts d'architecture uniforme, comportant au rez-de-chaussée des locaux d'activité et aux étages des parties privatives (Rubinstein, 14) ; l'univers de la communauté occidentale était donc un vase clos. A partir de 1807, les missionnaires protestants exclus du territoire chinois rejoignirent les marchands et mirent à leur service leurs talents, notamment linguistiques.

Les marchands britanniques étaient admis à Macao par les autorités chinoises et portugaises mais n'y résidaient qu'une partie de l'année durant la saison des pluies, d'avril à septembre. Ils y rejoignaient leur famille car les femmes étrangères ne pouvaient en principe séjourner à Shamian. Pour tenir les étrangers à l'écart de la population, les autorités chinoises avaient confié le monopole du commerce à un groupe de marchands Hong (terme chinois qui signifie commerce), tenus pour responsables de la conduite des étrangers et garants des transactions financières. Les mandarins redoutaient en effet la contamination de la société chinoise par les idées et les usages des commerçants, dont l'activité était placée par la tradition parmi les moins honorables. Ce système très contrôlé convenait à la dynastie mandchoue focalisée sur la région du Nord dont elle était originaire, et qui ne souhaitait pas se préoccuper d'un phénomène mineur à la marge de son empire. Citons le *Chinese Recorder* qui, en 1870, revient sur cette époque :

In the old days of the thirteen Hongs, the Imperial policy pursued its traditional course with contemptuous disregard of what might be thought or said by the handful of merchants plodding away in the counting rooms of the factories. (126)

Les autorités chinoises interdisaient aux résidents de l'île de Shamian de poser le pied sur le continent et d'apprendre le chinois, ce qui les mettait en position d'isolement quasi-total vis-à-vis de la Chine. Les Anglais n'étaient pas chez eux à Canton comme ils l'étaient à Calcutta ou à Bombay, et ils devaient se montrer prudents car les difficultés internes de l'Empire rendaient les autorités chinoises sourcilleuses (Dermigny, 1233). Si quelques téméraires osaient quitter Shamian et s'aventurer dans la ville de Canton, cela ne manquait pas d'attiser l'hostilité de la population et de provoquer des incidents dont la solution ne pouvait être que diplomatique. Les résidents de Shamian étaient aussi isolés de l'Europe par la lenteur des communications maritimes, les navires les plus rapides, les clippers, reliant Londres à Canton en cent jours.

Les marchands vivaient au rythme des saisons : durant la période sèche ils étaient reclus et laborieux à Shamian et à l'arrivée des pluies, désœuvrés, ils menaient à Macao une vie sociale plus épanouie. Sur l'île, les Occidentaux voyaient leur présence et leur identité confrontées à l'hostilité des autorités chinoises et étaient exposés à une certaine insécurité. En effet,

jusqu'à la signature du traité de Nankin en 1843, qui mit fin à la première guerre de l'Opium, les étrangers établis à Macao et à Shamian ne bénéficiaient d'aucune protection officielle.

Les marchands convoitaient les immenses richesses et les débouchés qu'offrait la Chine, les missionnaires rêvaient de l'évangéliser, tous éprouvaient la même frustration de voir leurs ambitions se heurter à d'insurmontables barrières. C'est dans ce cadre historique que se situe le roman *An Insular Possession*, durant les prémices de la première guerre de l'Opium en 1839.

Timothy Mo Wang Lung naquit en 1950 à Hong Kong où il résida pendant les dix premières années de sa vie avant de suivre sa mère en Angleterre. Il étudia l'histoire à St John's College, Oxford, et embrassa une carrière de journaliste au *New Statesman* puis au *Boxing News*. Mo publia son premier roman en 1978 : *The Monkey King* suivi par *Sour Sweet* en 1982, deux sagas de familles chinoises vivant entre Hong Kong et Londres. En 1986 vint *An Insular Possession*, qui est l'objet de notre étude, suivi en 1991 par *The Redundancy of Courage* sur le génocide perpétré à Timor Est ; en 1995 il publia *Brownout on Breadfruit Boulevard* puis en 2000 *Renegade or Halo2*, qui ont pour décor les Philippines. Trois de ses romans ont été nommés pour le Booker Prize et en 1992 il reçut l'E. M. Forster Award de l'Académie américaine des Arts et des Lettres. En 1995, il fonda sa propre maison d'édition : « Paddleless Press », partageant sa vie entre la Grande-Bretagne et Hong Kong où il réside principalement.

Auteur discret, voire secret, il n'accorde que de rares et brefs entretiens durant lesquels il se confie peu. Quand en 2004, Lidia Vianu, journaliste roumaine, tente d'établir un parallèle entre l'exil vécu par les héros de ses romans et sa situation personnelle, il l'interrompt en déclarant : « I'll deal with personal issues in the appropriate format and length if I survive to write my autobiography » et ajoute : « I feel at ease where I can speak the local language and am efficient on the public transport system [...] » (237). Quant aux critiques littéraires, il s'en montre détaché : « I've no interest in reading literary criticism and what has been written about myself is mostly risible, but it seems to me good criticism has to be as creative as fiction, while still being bound by fidelity to what it illuminates » (Vianu, 240).

Mo recourt à différentes formes de récits (extraits de journaux, courriers, journaux intimes, discours, rapports de la Cour impériale, biographies fictives en appendice) pour laisser le lecteur reconstituer sa vérité à partir d'apports multiples. *An Insular Possession* gagne en saveur à la lecture des hebdomadaires anglophones de Canton des années 1830 qui sont incorporés et juxtaposés dans le roman pour présenter une diversité de points de vue sur un même épisode. L'auteur a consacré deux années à la lecture de la presse anglophone de cette période ainsi qu'à l'étude du contexte historique (Shu Ming, 121). Mo rédige dans un anglais d'époque, écrit au présent lorsqu'il

s'agit de faire revivre le passé, donnant ainsi un relief historique au roman (Shu Ming, 116). Selon Elaine Yee Lin Ho, Mo redéfinit la mémoire collective et l'histoire (Yee Lin Ho, 71) ; la frontière entre l'histoire et la fiction n'est tracée qu'avec un certain flou, malgré l'exactitude des faits essentiels.

A la question de Vianu – « Do you acknowledge this use of landscape description as a deliberate tool, which connects yet disconnects you from the realistic tradition? » – Mo admet : « It does apparently connect me to the realist tradition but not in actuality. I've never visited most of the landscape I describe: I just invent them [...] » (239). Cette réponse illustre un aspect important de son œuvre. Historien de formation, d'un côté, il restitue des événements et transpose les personnages réels dans son roman avec fidélité, comme nous avons pu le vérifier en consultant directement la presse anglophone de Canton ; d'un autre côté, il n'hésite pas à y mêler des éléments imaginaires. Il ne se situe pas dans le registre d'un explorateur d'espaces nouveaux, ni dans celui de l'émotion esthétique mais cherche à déchiffrer les motivations humaines. D'après Brian Finney, les héros de Mo isolés par choix ou non sont victimes des fluctuations de leur destin : « [...] life as he experiences it is haphazard, fragmentary and subject to chance » (5). Dans son entretien avec Vianu, Mo affirme : « [...] I start with the people. Creating life is the task of the true novelist ». Et il conclut : « ...there is no point in writing a novel that is not faithful to human nature » ; « [...] I'm interested in how people actually are, not in how they present themselves. [...] I do believe in the possibility of heroes and heroines: not born so but forced to become so, by circumstance » (Vianu, 239).

Mo s'attache, à révéler ce qui, sous les apparences, régit les comportements humains ; cela le conduit à faire preuve d'un certain détachement quant à l'impact de son œuvre. Il déclare en 1999 dans un entretien à *The Independent* :

I don't see any reason why the English reading public would warm to my books.
[...] So I'm right in the margin right now, in my treatment and my subject, but I firmly believe I'm writing about things that will be seen to have been significant, 50 years down the line. It will move to the centre as every year goes by.

En 2004, Mo revient sur la dimension prémonitoire de son œuvre lors de l'entretien avec Vianu :

If I had to pick a merit in my contribution, I would say my books are strong – the strength coming from the uniqueness of the language, the characterization, and the unusual but prophetic nature of the material. A book will also later be seen to have force if it was relevant, that is if it dealt with the pertinent issues of its day. [...] We live in an age of violent reaction to each other of different cultures [...]. (Vianu, 238)

Mo parvient à la conclusion qu'une partie du futur est déjà inscrite dans le présent si l'on sait y repérer les éléments précurseurs, les faits porteurs d'avenir et les faire émerger des préoccupations immédiates.

An Insular Possession se replace au cours d'une ère de transition avant que la Chine ne cède aux pressions des Occidentaux exigeant l'ouverture de son territoire au commerce. Les deux personnages principaux, employés d'une entreprise américaine, sont progressivement rejetés par leur propre communauté : Walter Eastman en raison de son indépendance d'esprit et de ses origines et Gideon Chase pour sa candeur et son inexpérience. Dans la société isolée de Shamian, dominée par les Britanniques, ils fréquentent avant tout les autres employés mais aussi un peintre irlandais Harry O'Rourke, un original vivant de commandes, qui correspond dans la réalité à George Chinnery, artiste au service de la société Russel & Cie (Hunter, 264, 268). Les étrangers installés dans les factoreries sont des marchands cherchant à faire fortune alors que les trois compagnons acceptent des emplois modestes pour survivre et s'adonner à leur passion : la peinture de paysages et de scènes de rue pour O'Rourke, la photographie (daguerréotypée) pour Eastman, l'apprentissage du chinois pour le jeune Chase.

Eastman et Chase sont révoltés par le commerce de l'opium que les Britanniques imposent à la Chine et par voie de conséquence par la politique impérialiste britannique dans son ensemble (Finney, 2). Lors d'une discussion avec son ami irlandais, Eastman prend le parti des Chinois : « Sir, the Company and Free Traders steal the bread from the Chinese and in return give them an unadulterated poison » (Mo, 18) ; il ajoute dans un éditorial daté de juillet 1838 : « [...] to the overbearing and brutal behaviour of the British Free Traders, as opposed to the mildness of the defunct Company, must be ascribed much of the blame » (Mo, 357). Eastman et Chase démissionnent lorsque leur employeur, Meridian et Cie, décide de se rallier au commerce de l'opium pour ne pas rester à l'écart des immenses bénéfices qu'il rapporte.

Dans le roman, la position sociale de Chase et de Eastman ne leur permet pas de tirer profit de ce commerce, ce qui peut expliquer leur attitude critique. Dans la réalité, les marchands ne manquaient pas d'être courtois, ouverts, clairvoyants, mais ils ne pouvaient résister aux pressions et aux attentes de leurs actionnaires ; leur attitude vis-à-vis du monde chinois fut modelée par les contraintes auxquelles ils étaient eux-mêmes soumis. Mo développe à partir de là une réflexion récurrente sur la faiblesse et l'impuissance des individus.

Professionnellement disponibles, Eastman et Chase décident de se lancer dans la presse pour concurrencer le titre britannique, le *Canton Monitor* (transposition romanesque du *Canton Register and Prices Current*), favorable au commerce de l'opium, en fondant le *Lin Tin Bulletin and River Bee* (qui a

réellement existé sous le titre de *Chinese Courier and Canton Gazette*). La ligne éditoriale du *Lin Tin Bulletin* est définie ainsi par Eastman :

We have to flout a cardinal principle: the editor of a newspaper generally represents an interest. He caters to the vulgar prejudices of the reader. We shall not – we, on the contrary, will attack their interest at every moment, hold up a mirror of their true countenance. Yet they must still read our organ, even as it infuriates. [...] Yet how much more advantageous if we were to supply practical information in addition to a more elevated content – a full list of ships resorting, the date of their anticipated departures, or the length of a delay... the passengers would thank us, not the company! (Mo, 279)

Eastman précise : « [...] our sheet shall be of the same physical proportions as our competitor's – there is little choice – we are confined by the limitations of our machines [...]. There will be two foolscap sheets, folded together, giving eight pages » (Mo, 284). Eastman parvient à tirer 250 pages à l'heure sur une presse à main en bois prêtée par le père portugais Ribeiro. Mo ajoute ironiquement : « [...] the capacity of the press well outstrips the puny circulation of the organ it serves » (Mo, 307).

Dans un éditorial du *Lin Tin Bulletin* daté d'octobre 1838, Eastman résume ainsi la situation historique qui précéda la guerre de l'Opium :

- The Chinese government wishes to extirpate a vicious trade which ruins the health of its subjects and drains its treasury of precious specie.
- The English Government admits the immorality of the trade but cannot afford to lose its vast profits.
- By putting the onus for its suppression on the Chinese government, saying piously that one sovereign power may not interfere in the internal affairs of another, Britannia has the best of all worlds: she gets the lucre, yet washes her hands of all moral responsibility.

We do not think this can continue. (Mo, 372)

Tout en condamnant la duplicité des autorités chinoises, Chase analyse de manière concrète les méfaits de l'opium et manifeste son soutien au peuple chinois :

[...] I fear its real effects upon the people I see around me, a people who might be our equals in every respect, if not our superiors, were it not for the crushing hand of the ignorant and venal government which holds them in thrall. (Mo, 145)

Peu après le début de la guerre de l'Opium, O'Rourke qui voyage entre Canton et Macao les informe que le *Lin Tin Bulletin* n'a plus de concurrent :

Your rival [le *Canton Monitor*] [...] has ceased to publish. Not enjoying the advantage of your nationality, he has no place situated on *terra firma* upon

which he may establish the press he has, nevertheless, preserved. (Mo, 432)

Observant leurs contemporains dans leurs interactions avec les Chinois, Eastman et O'Rourke sont aussi des commentateurs ironiques et satiriques de leur propre société. Eastman est blessé quand son employeur lui assène : « You are an employee of this house, sir, and no more. My niece is not to be bestowed on the likes of you » (Mo, 255). Les carcans de la société et les préjugés de classe ne s'étaient pas estompés du seul fait de la distance avec la métropole.

Après sa démission de la compagnie de commerce Meridian, Chase en parallèle à ses activités journalistiques se consacre à ses études linguistiques, apprenant le chinois auprès du personnage du Père Ribeiro, puis avec la complicité discrète du mandarin Ow. Chase devient ensuite interprète pour le Surintendant commercial à Canton, puis est Consul américain dans les années 1850 et termine sa carrière comme professeur de chinois dans diverses universités européennes. Chase dénonce les injustices, milite pour une reconnaissance mutuelle des mondes occidentaux et orientaux mais ses articles culturels sur la Chine laissent ses compatriotes indifférents (échec partagé avec les missionnaires qui dans un contexte différent avaient tenté une démarche similaire) et ses anciens collègues délaissèrent son journal, le tournant en dérision.

[...] they have no room or office, now, in American Hong, or even a welcome. No one bought. Did their old friends, Ridley, Johnstone, and the others, see him from a balcony and keep to the square's far side ? Gideon is unsure. It was lonely and embarrassing; a mortification. Eastman relishes the role of the romantic outsider; Gideon doesn't. (Mo, 308)

Chase échoue dans son projet d'utiliser la presse pour jeter un pont entre les deux mondes mais il réussit à s'appropriier la langue et la culture chinoise malgré les interdits. L'horizon chinois reste lointain mais Chase avec patience et détermination parvient à en capter suffisamment de substance pour que sa vie en soit changée. Mo prend de la distance par rapport à son récit, cela manifeste-t-il une position d'historien ou une certaine résignation face à l'impossibilité qu'ont les individus les plus clairvoyants à infléchir les tendances collectives ? On peut noter que Mo, ayant en lui les cultures chinoises et britanniques, a créé des héros américains, dont la parole est celle d'une tierce partie, lui évitant ainsi des conflits de légitimité.

La Chine est une immense promesse mais les espérances des deux jeunes américains sont déçues et leur journal doit cesser son activité du fait de la concurrence. Le roman de Mo s'achève sur le départ de Chase et d'Eastman vers de nouveaux horizons, après une expérience cantonaise par bien des aspects décevante. Dans le second appendice, on apprend qu'Eastman quant à lui, devient directeur d'une plantation de tabac sur l'île de

Luçon (la principale île de l'archipel des Philippines) et ne retourne pas aux Etats-Unis.

Bien que le *Lin Tin Bulletin and River Bee* soit identifiable avec le *Chinese Courier and Canton Gazette*, Mo décale les dates de parution et incorpore des éléments d'un autre titre anglophone de l'époque : le *Canton Press and Prices Current*. L'auteur, en choisissant le titre du journal, rapproche avec une certaine dérision deux éléments : Lin Tin, île voisine de Shamian, sur laquelle se déroulait le commerce en contrebande et *The Bee*, diminutif du premier journal circulant à Canton, en provenance de Macao et rédigé en portugais. Les personnalités importantes croisées par Eastman et Chase dans le roman apparaissent sous leur nom véritable : le capitaine Charles Elliot, ministre plénipotentiaire et surintendant commercial en Chine de 1836 à 1841, le négociant britannique et importateur d'opium James Matheson, son rival américain Samuel Russell, les commissaires impériaux Lin Zexu et Qishan (connu sous le nom de Keshen) ; il en va de même pour les lieux.

La guerre des prix entre journaux décrite dans le roman illustre les difficultés financières des titres réels, peinant à trouver les 250 abonnés indispensables à leur survie et se restructurant en permanence en raison de leur extrême précarité. Trop affairée à sa survie, centrée sur les informations directement utiles aux marchands, la presse anglophone de Chine resta longtemps une fenêtre fermée sur son environnement.

La rencontre, même limitée, entre les cultures occidentales et chinoises a été brutale et ponctuée par deux guerres qui ont contraint la Chine à s'ouvrir aux échanges. Mo témoigne du rejet mutuel et de l'incompréhension entre les deux sociétés. Les barrières érigées par les autorités chinoises, empêchant les contacts directs, ont généré des intermédiaires : d'une part les Hong représentant les marchands chinois et propriétaires des factoreries, et d'autre part les employés chinois des compagnies commerciales occidentales.

Faute pour les Britanniques de pouvoir apprendre le chinois (du moins à découvert), la communication indispensable à la réalisation des transactions se faisait grâce au *Chinese Pidgin English*. Cette langue exclusivement orale, dédiée au commerce, sorte de dénominateur commun à l'anglais et au chinois, était un mélange de mots portugais, indiens, chinois et surtout anglais. Le *pidgin* utilisait les structures grammaticales chinoises, les phrases étaient courtes et accompagnées de gestuelles et de mimiques. Lors de la série des Reith Lectures pour commémorer le 60^{ème} anniversaire de la BBC Radio, l'historien et sinologue Jonathan Spence rappela qu'au XIX^e siècle en Chine un vocabulaire limité à quelques centaines de mots, prononcés sans les tonalités habituelles aux langues asiatiques, suffisait pour échanger des informations concernant les prix, la qualité des marchandises et pour régler les éventuels litiges (*Chinese Vistas 2/4*). Le *Pidgin* était devenu la risée des Britanniques et fut abandonné par les Chinois à la fin du 19^e siècle en faveur

de l'anglais standard. Mo en reproduit quelques exemples dans son roman, comme par exemple lorsque Ah Cheong, le valet du peintre irlandais O'Rourke, dit : « Me thinkee Mastah Eastman likeeee but-land-day (brandy) » (16). D'autres expressions *pidgin* sont rapportées par Mo : « *no hab got* » (pour « I don't have any », 183), « Me think-um ten *li* » : « I think it's a ten *li* distance » (391); et d'autres plus usuelles : « *mai no hab kachi basket* » (pour « I did not bring a basket » et « *tumolo mai no kan kum* », pour « I can't come tomorrow » (Costantini, 41). Hunter rapporte les compliments d'un résident étranger à son cuisinier chinois « *you dinner no 1 all man contentee* » («You cooked a great dinner and everyone was content») (268).

Le *Pidgin* était le fruit, bien modeste, du contact entre les deux mondes, mais l'atmosphère de rejet mutuel dominait et Finney la souligne en ces termes : « *An Insular Possession* talks about the mutual contempt for each other of the British and Chinese which has brought about the chronically recurrent major condition where the other party have ceased to be seen as people, but as simple objects of dislike and ridicule » (Finney, 3).

Dans le roman, Chase relève de nombreuses incompréhensions mutuelles. Dans son hebdomadaire, il en donne un exemple dans l'article « On the Natives' tolerance of lying » (août 1840) :

It is often an occurrence that a well-born Chinese will dissimulate out of the merest courtesy. [...] No particular stigma attaches to the practice, nor is there especial condemnation of its consequences. (Mo, 486-7)

Il explique que le mensonge est une interaction sociale tolérée et même rassurante car éviter une vérité trop abrupte permet de ménager son interlocuteur, c'est donc une forme de courtoisie, de raffinement. « To say to a Chinese, 'Sir, I disbelieve everything you say and regard you in the light of a confirmed hypocrite and liar,' is to say to an American or an Englishman, 'Sir, I understand you are a skilled and faithful mimic and I should greatly desire to be given a sample of your repertoire' » (Mo, 487). Bernard Gilbert conclut : « Les Chinois [...] ne discrim[en]t pas entre l'imagination et le mensonge, mais les Occidentaux ont plus de mal à comprendre que le vrai est ondoyant et divers [...] » (Gilbert, 26).

Les divergences de perception des attitudes et des situations ne se restreignaient pas à l'expression de la vérité mais s'étendaient aux coutumes et aux lois chinoises, parfois jugées incompréhensibles ou barbares par les Occidentaux. Une lettre anonyme (où l'on reconnaît Chase sous un nom d'emprunt) envoyée au *Lin Tin Bulletin* « Apparent inhumanity of the Chinese » (janvier 1838) dénonce l'injustice et la cruauté de certaines lois chinoises :

The penal code of the Empire states that he who discovers the corpse of a person who has met with an unnatural death shall be charged with the responsibility of ascertaining how the deceased met his end – and that until

such investigation be satisfactorily concluded, the hapless finder, who may even have risked his own life in an attempt to preserve that of the victim, shall be held guilty of his death or be at the very least charged with the expenses of his funeral. (Mo, 313)

Une autre particularité culturelle relevée par le *Lin Tin Bulletin* (janvier 1839) remet en cause la logique chinoise :

One of the most vexatious habits of the Chinese is their disposition to regard distance as a matter of inclination rather than strict measure. Thus, when we interrogate our friend the Hong-ist as to how much of a journey is remaining to accomplish, it will, depend upon the mood in which we discover him, prove either a matter of miles or of yards. (Mo, 390-1)

Les marchands ont exploité l'impression d'étrangeté ressentie par l'opinion publique britannique à l'égard de ces lois et de ces coutumes, pour qu'elle soit sensibilisée aux dangers qu'ils encourraient et qu'elle appuie leur demande de soutien militaire auprès du gouvernement. Les Chinois portaient probablement un regard de même nature sur les Occidentaux, Mo n'en fait pas état, mais les premiers journaux chinois, quelques décennies plus tard, ont été éloquents à ce sujet.

A Shamian et à Macao, la cohabitation entre les communautés étrangères ne manqua pas de susciter des tensions. Les élites anglophones et portugaises se côtoyaient lors de fêtes et d'événements sportifs mais dans la vie courante, chacun retrouvait sa nationalité et sa classe sociale. Mo montre comment Macao était un lieu de détente pour tous les salariés des factoreries, après une saison de travail ininterrompu : « [...] our young valiants will soon make their way and seasonal resort to Macao where they may refresh their spirits in the soothing and polite company of that which is gently termed the gentler sex » (Mo, 242).

Eastman constatant que son associé et lui-même ne sont plus salués sur la promenade Praia à Macao déclare : « We are ghosts as far as this community is concerned. [...] I should be surprised if we could find Christian burial in the Protestant cemetery ». Le personnage du père Ribeiro, ouvert d'esprit et lui-même isolé, répond non sans une pointe d'humour : « Mother Church does not disdain to embrace you, should your eyes be opened to the Truth. Why lie in the cemetery of heretics? [...] » (Mo, 323)

Parmi les différentes communautés, les Britanniques et les Américains partageaient de nombreux traits culturels, mais cela ne les empêcha pas d'avoir des opinions divergentes, amplifiées par leurs journaux respectif ; elles restèrent néanmoins toujours en relation et ne cessèrent pas de coopérer en affaires. Alors qu'il avait toujours soutenu le libre échange, James Matheson écrivit en mars 1837 à un correspondant américain : « We are sighing almost for a return of the Company's monopoly in preference to the trouble and

endless turmoil of free trade » (Greenberg, 191). En mai 1839, les Américains renoncèrent à la vente de l'opium et purent continuer à commercer avec la Chine (Greenberg, 205). En tant que puissance neutre pendant la première guerre de l'Opium, les Américains purent rester à Canton, dans les factoreries, traiter des affaires et même écouler les stocks des marchands britanniques (Greenberg, 209).

La méconnaissance de l'autre conduit à une vision globalisante voire caricaturale, ainsi la plupart des étrangers ne distinguaient pas les Chinois, qui formaient le peuple, des Mandchous qui les gouvernaient. Dans la fiction, Chase est l'un des rares à percevoir ces différences :

[...] these Tartar clansmen of the Emperor appear as barbaric and alien to him as they to the Chinese – whereas to the most chauvinist of the British Free Traders they would appear as nothing stranger than another native. (Mo, 375)

Chase ajoute : « Mandchu is to Chinese as Greek to Spanish » (Mo, 375). Dans chaque monde, on peut néanmoins trouver des éclaireurs ouverts à l'autre culture, Chase en est un lui-même, comme Ow, son professeur de chinois, un mandarin qui l'introduit dans les milieux lettrés (Mo, 324).

En appendice, Chase juge avec nuance les personnes qu'il côtoie et ses opinions ne l'empêchent pas de compter parmi ses amis des marchands d'opium :

The purveyors of opium, in the days before the Treaty, William Jardine, Lancelot Dent, James Innes [...] - with many of whom I was on familiar terms - could not be described as malevolent in their everyday social intercourse. To the contrary, they were many of them large-minded, hospitable, and kindly men who might have risked their lives to save mine. It is more truly shocking to see good men in a bad cause than bad men in a bad [...] (Mo, 725)

Mo souligne à nouveau la discordance entre l'individu qui peut être estimable et les forces, principalement l'appât du gain, qui le poussent à soutenir une politique injuste. Earl Pritchard note : « Trade merely served to bring two cultures together, the East India Company remained the connecting link between England and China till 1833 » (Pritchard, 189).

The motive force back of it all was the expansion of trade and industry in England and of trade in China. Given the two cultures as they were, conflict was inevitable when they were drawn into intimate contact. Trade brought the two cultures together; economic expansion in England forced the British to demand and actively to agitate for a broader basis of trade in China. This the Chinese refused in an increasingly arrogant manner. (Pritchard, 175)

Si la rencontre entre l'Extrême Orient et l'Occident fut le fait du commerce, l'attitude ambivalente, voire hautaine, des Chinois peut se comprendre ainsi : « But it was the Occidental who came out to seek the riches of Cathay, and not the other way » (Greenberg, 1).

La presse anglophone que Mo dépeint dans son roman est le porte parole des revendications et des préjugés des marchands et il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour que ses journaux abordent la société chinoise sous un angle plus équitable, voire favorable, et participent à la diffusion des idées réformistes ou révolutionnaires portées par une nouvelle génération formée à l'occidentale.

En s'installant sur les côtes chinoises les missionnaires et les marchands entrevoyaient de grandes perspectives mais ils se heurtèrent à une Chine repliée sur elle-même, que seule la guerre força à s'ouvrir. Chaque civilisation présenta à l'autre un visage empreint d'hostilité et d'incompréhension, expression du conflit de leurs intérêts économiques et politiques, forces auxquelles, selon Mo, nul ne peut résister.

OUVRAGES CITES

Costantini, Iside. « La presse anglophone en Chine : Canton, Hong Kong et Shanghai - Son influence sur l'émergence de la presse chinoise ». Thèse de doctorat sous la direction de J.-C Sergeant, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2009.

Dermigny, Louis. *La Chine et l'Occident, le Commerce à Canton au 18^e siècle 1719-1833* (Tome 3). Paris : S.E.V.P.E.N., 1964.

Doolittle, Justus (Rev.) (ed.). « Foreign influence in China ». *The Chinese Recorder and Missionary Journal*. Vol. 4, No. 5. American Presbyterian Press (October 1871), pp. 126-130.

Finney, Brian. « Migrancy and the Picaresque in Timothy Mo's *Renegade or Halo2* ». Long Beach: California State University.
(<http://www.csulb.edu/~bhfinney/mo.html> consulté le 10/04/10)

Gilbert, Bernard. « An Insular Possession de Timothy Mo : Guerre de l'Opium ou Guerre des Mondes ? ». *Etudes britanniques contemporaines*, n°1. Montpellier : Presses universitaires de Montpellier, 1992, pp. 17-29.

Greenberg, Michael. *British Trade and the Opening of China 1800-42*. Cambridge: Cambridge University Press, 1951.

- Hunter, William C. *Bits of Old China*. Taipei: Cheng-wen Publishing Company, 1966.
- Marchisio, Joseph. *Les chemins de fer chinois – Finance et diplomatie (1860-1914)*. Paris : You-feng, 2005.
- Mo, Timothy. *An Insular Possession*. Londres: Paddleless Press, 2002.
- O'Brien, Patrick, Quinault Roland (eds.). *The Industrial Revolution and British Society*. Cambridge (Mass.): University Press, 1993.
- Pritchard, H. (Earl). *Anglo-Chinese Relations 17th and 18th Centuries*. New York : Octagon Books, 1970 (1st ed. 1929).
- Rubinstein, Murray A. *The Origins of the Anglo-American Missionary Enterprise in China, 1807-1840*. Lanham (Maryland): Scarecrow Press, Inc., 1996.
- Shu Ming. « Zai yinggang zhi jian – Jianjie Mao Yuqing » (« Between England and Hong Kong – A Brief Introduction to Timothy Mo »), Guoji wentan shier jia (Interviews with twelve international authors). *Lianhe wenxue* N°66 (United Literature 66, Series 18) Taipei: Zeng Shulin ed. (June 1991), pp. 115-127.
- Spence, Jonathan. « Chinese Vistas: English Lessons (2/4) ». *The 60th Anniversary of the BBC Radio 4 Reith Lectures 2008*, St George's Hall, Liverpool, 10/06/08.
- Tonkin, Boyd. « The Books Interview: Timothy Mo – Postcards from the edge, Globe-trotting Timothy is back – with a hero from the world's new underclass of migrant serfs ». *The Independent*, 10/07/1999.
(<http://www.independent.co.uk/arts-entertainment/the-books-interview-timothy-mo> consulté le 10/03/2010)
- Vianu, Lidia. « What one wants to do is leave the novel different from how one found it and yet contribute to the canon as well ». Interview with Timothy Mo (22/09/2004), in *Desperado Essay-Interviews*. Bucarest : Contemporary Literature Press, 2009, pp. 237-240.
- Yee, Lin Ho Elaine. *Timothy Mo, History from the Margins*. Manchester University Press, 2000.